

BANQUE ROUTE

« Mes amis, mes amis ! J'ai, cette année encore, l'immense privilège de présider la réunion annuelle de notre association LES ANCIENS DE L'ESAB (Ecole Supérieure des Arts Bancaires) que certains d'entre vous préfèrent nommer par l'appellation de langue anglaise BASE (Bank Arts School Essential). Comme chaque année depuis 10 ans, nous nous efforçons de concocter un défi à relever par chacun d'entre nous. Et pour célébrer dignement ce dixième anniversaire, je vous propose un défi exceptionnel : il s'agira ni plus ni moins que de dérober quelques billets à la banque nationale de votre propre pays. Par souci d'équité, le larcin devra, pour tous, s'opérer dans la nuit du 24 au 25 décembre à minuit pile, heure française. Une petite vidéo devra être prise et envoyée à l'occasion afin que nous fêtions ensemble un Noël « Amazing » ! Et comme le veut notre tradition, celui qui aura relevé le défi de la meilleure manière sera déclaré gagnant et présidera la réunion de l'année prochaine. Buvons ensemble une coupe de cet excellent champagne et que le meilleur gagne. Santé » déclara solennellement Gaspard le Franchouillard.

« Prosit » répondit Otton le Teuton

« Cheers » ajouta Stephen l'Irish Men

« Pace Salute » renchérit Massimo l'Italiano

« Kanpai » clôtura Daïsuké le Japonais

Ainsi fût donné le départ de la plus extravagante, la plus rocambolesque aventure qu'ait connue le monde de la finance internationale.

Dans les jours, les semaines et les mois qui suivirent, de Berlin à Dublin, en passant par Rome et Tokyo, et bien sûr par Paris, les ordinateurs marchèrent à plein régime. Il s'agissait avant tout de répertorier des antécédents de braquage afin de s'en inspirer, mais aussi et surtout de repérer et visualiser les endroits stratégiques de leur banque nationale respective. Ils furent bien aidés en cela par Mr Dupognon, leur ancien professeur de « Fraude Fiscale » à l'ESAB, matière dans laquelle ils excellaient tous les cinq. Cet éminent professeur les avait surnommés « le Club des Cinq », en référence au livre qu'il s'était acheté en 1950 avec son tout premier argent de poche. En bon conseiller financier qu'il était, Mr Dupognon surfait à la perfection sur le Darknet, ce côté obscur de l'internet où l'on trouvait tout ce que l'on voulait à partir du moment où c'était plus ou moins subversif. Gaspard le Franchouillard n'était pas le moins actif dans cette quête et, pour lui, les affaires allaient bon train, si l'on se rapporte à son père qui était chef de gare. Son braquage, il allait le réussir, il en était persuadé, mais ce qui lui importait surtout c'était de trouver la meilleure manière d'y parvenir, et ainsi remporter le challenge une fois de plus. Il connaissait par cœur les talents de ses concurrents et donc il pouvait envisager sereinement de se dégotter un atout gagnant, un truc que les autres n'ont pas. Il savait qu'Otton le Teuton était robuste et costaud, donc à coup sûr il allait se procurer une arme factice et y aller franchement, genre prise d'otage du gardien et tout le toutim. Massimo l'italiano, lui, était beau parleur comme tous les italiens et donc il privilégierait l'option on parle avec le gardien et, au pire, on le soudoye. Stephen l'Irish Men en connaissait un rayon sur les façons de prendre l'argent là où il y en a, ayant été à la bonne école avec son père et son grand-père, tous deux anciens des brigades de l'IRA, et pour lui ce sera dynamite ou rien. Quant à Daïsuké le Japonais, très souple de corps et d'esprit, il n'aura aucun mal à se faufiler dans n'importe quel tuyau ou boyau de la banque du Japon et arriver au coffre-fort sans rencontrer âme qui vive.

La suite de l'aventure prouvera qu'il avait raison.

Mais pour l'instant il devait réfléchir à se procurer l'arme fatale, ce Plus qui lui permettrait de remporter le challenge. Ce qu'il fit. Il commença par contacter Miss Fullmoney, une spécialiste des paradis fiscaux qu'il avait connu lors d'un stage aux Îles Caïman (tiens donc, comme par hasard !). Malheureusement, tout ce qu'elle pût lui dire, il s'en doutait déjà et elle ne lui fût d'aucune aide supplémentaire. Alors il réfléchit, encore et encore, et un beau jour du mois d'octobre, l'idée de génie monta jusqu'à son cerveau et sortit par sa bouche : « Bon sang, mais c'est bien sûr ! ». La nuit qui suivit lui permit de retrouver le sommeil, lui qui ne dormait plus à force de se creuser la cervelle et de se mélanger les méninges pour trouver The good idea.

Enfin, survint le jour tant attendu. Aucun des participants du défi n'avait envie de le perdre et tous étaient fin prêts. Banca de Italia à Rome, Bank of Ireland à Dublin, Bundes Bank à Berlin et Banque de France à Paris, aux environs de 22 heures, les portes des bâtiments respectifs étaient fermées et verrouillées et chacun surveillait les alentours. Excepté ce pauvre Daisuké qui, décalage horaire oblige, s'était trouvé dans l'obligation de se lever aux aurores pour rejoindre la Nichi Gin' à Tokyo où il était alors 5 heures du matin. Partout, tout était calme et fleurait bon le réveillon de Noël.

Gaspard se rapprochait délicatement du 1, Rue de la Vrillière, dans le 1^{er} arrondissement de la capitale, au siège de la Banque de France, et en entrevoyait les lourdes portes de l'imposant bâtiment. Un doux fumet de dindes aux marrons et de bûches au chocolat, venu des habitations alentour, titillait savoureusement ses narines. Mais hors de question de penser victuailles et cadeaux, il avait un défi à relever. Un dernier coup d'œil à la poche de sa parka, histoire de vérifier que son portable muni du précieux appareil-photo incorporé était bien là et hop, place aux choses sérieuses.

C'est exactement ce que pensaient ses camarades, au même moment, à des centaines de kilomètres de là, voire à des milliers pour l'un d'entre eux.

Ne pas se faire remarquer par les rares passants, ne pas faire de bruit, ne pas se précipiter et ne pas se déconcentrer, telles étaient les consignes qu'il s'était juré d'appliquer afin de mener à bien sa mission. Cela commença par, sortir de la poche revolver de son jean la petite alène, cadeau de son grand-père qui avait été cordonnier, qu'il conservait toujours sur lui et qui lui servait de sésame passe-partout. Avec cet outil il pouvait ouvrir n'importe quelle porte, aucune ne lui résistait. Pas question évidemment de passer par la grande porte principale qui devait être sécurisée. Grâce à ses recherches, et l'appui du professeur Dupognon, il avait en tête chaque recoin extérieur et intérieur de la Banque de France. Aussi opta-t'il pour une petite porte dérobée, tout à gauche de l'entrée principale, dont il savait qu'elle débouchait sur une pièce sans véritable intérêt pour le personnel de la banque. Connaissant le parcours et les horaires de la ronde du gardien de nuit, il n'eût aucune difficulté à parvenir à l'endroit stratégique, là où se trouvait la salle des coffres. Le gardien y passait toutes les ½ heures et y restait 2 mn 45 secondes, Mr Dupognon avait minutieusement calculé tout cela. Caché adroitement derrière une tenture, Gaspard n'avait plus qu'à attendre. L'attente se prolongea et il en profita pour rêvasser à se remémorer certains instants de sa vie particulièrement plaisants. Ainsi il revit ses promenades d'adolescent, à bicyclette avec Paulette la fille du voisin. Tous les jeunes du quartier étaient amoureux d'elle, si belle avec sa robe à fleurs. Il revit aussi Margot, sa cousine, qui donnait chaque matin la gougoutte à son chat. Ah qu'il

aimait la contempler dans ces moments-là. Sans oublier Madeleine, la meilleure élève du lycée, qui lui donnait toujours rendez-vous au cinéma mais qui n'arrivait pas, comme tous les soirs. Le bruit d'une porte qui claque le ramena à l'instant présent. Les 2 mn 45 étaient passées, le gardien était parti ailleurs. Il lui restait donc 27 mn 15 secondes pour dérober les fameux billets, avant sa réapparition. Connaissant la combinaison du coffre grâce au double effet « Kiss Cool » de ses propres recherches et de celles du professeur Dupognon, ce lui fût un jeu d'enfant d'ouvrir ce coffre qui, pour l'occasion, n'avait de coffre-fort que le nom. Il prit avec délectation quelques billets d'Euros et les enfourna dans la poche intérieure de sa parka, non sans avoir au préalable envoyé la fameuse vidéo, preuve de la réussite de son entreprise. Bien entendu il avait sorti son atout majeur, celui qui lui assurera, il en était persuadé, la victoire auprès des autres. Il avait, pour cela, jalonné son parcours de cartes-chance du Monopoly, laissant à chaque fois un indice prouvant au monde entier comment il était parvenu jusque-là. Entre les cartes « Allez directement en prison, ne passez pas par la case départ, ne touchez pas 20 000 Francs » et « C'est votre jour de chance, vous gagnez à la loterie, vous touchez 30 000 Francs » c'était un véritable parcours fléché qu'il laissait là. Sans oublier de mentionner les faux billets de Monopoly qu'il laissait en lieu et place des vrais billets d'Euros dérobés. Il était tout à la joie de sa victoire à venir, sans aucun doute. C'est alors que son téléphone portable se mit à sonner. Interloqué, Gaspard regarda s'afficher sur l'écran le nom de son correspondant. C'était sa mère qui l'appelait depuis Avignon, où elle coulait des jours paisibles après avoir trimé toute une dure vie de labeur dans une usine de Seine et Marne. Que pouvait-elle bien lui vouloir ? Lui souhaiter un Joyeux Noël ? Ce n'était pas vraiment son genre. Alors quoi ? Fébrilement il décrocha et murmura un léger « Maman, qu'est-ce qu'il y a ? » La voix sévère de sa mère tranchait avec l'hésitation de Gaspard.

« Tu peux m'expliquer ce qui t'as pris de vouloir braquer la Banque de France en slip ! »

Il manqua d'en échapper son portable. Il le rattrapa au vol et marqua un temps d'arrêt dû à la stupeur. Comment pouvait-elle savoir qu'il était dans la Banque de France et qu'il portait un slip ? Avant tout, ce qu'il faut savoir c'est que le slip en question, il le portait non pas à la ceinture comme c'est le cas habituellement, mais sur le visage. Celui-ci était censé lui assurer l'incognito au cas où. Il recouvrait tout son visage et les ouvertures par lesquelles on passe généralement les jambes lui laissaient les yeux à l'air libre.

Se doutant qu'il se demandait par quel miracle elle était au courant, sa mère enchaîna : « Mais mon chéri tu passes en direct à la télé sur CMB, la Chaîne du Monde Bancaire, canal 164 et si je sais que c'est toi c'est que je reconnais le slip jaune à fleurs rouges qui masque ton visage ainsi que la parka bleu marine que je t'ai offert pour ton anniversaire. Sinon, rassure-toi, on ne peut pas savoir qui est le voleur, ton slip empêche toute reconnaissance faciale. Alors vite, masque la caméra qui est derrière toi, en haut à droite, et sors le plus discrètement de cette pièce avant l'arrivée de la police ». Là, à cet instant précis, il prit conscience du ridicule de la situation, surtout de sa tenue. Ah il devait avoir bonne mine avec son slip sur la tête et la France entière qui le voyait ainsi affublé ! En fait de slip, cela ressemblait plus à un boxer car il n'avait pas l'habitude de porter ce type de sous vêtement. Mais cela n'est qu'un détail. L'urgence, comme le suggérait sa maman, c'était de sortir de là le plus vite possible avant l'arrivée des flics tout en évitant le gardien. Fort heureusement, les descriptions du professeur Dupognon, glanées sur le Darknet, étaient très explicites et, tant bien que mal, il parvint à sortir du bâtiment sans se faire remarquer. Ouf, c'était moins une ! Les sirènes des voitures de police fonçant en direction de la Banque de France lui procurèrent un frisson dans le bas du dos et lui rappelèrent qu'il devait rapidement s'éloigner de l'endroit et regagner son appartement.

Le lendemain, au siège de la PJ, c'était l'effervescence. En ce jour férié, beaucoup de personnel était en congé et peu de monde était susceptible de s'occuper de l'affaire. Aussi, ce fût le commissaire Lanquet qui se trouva dépêché sur place. On appela donc Lanquet et Lanquet vint. Derrière ses lunettes au-dessus de son nez aquilin, il lisait le compte rendu du brigadier qui était arrivé le premier sur le lieu du braquage. Au-delà de son apparence physique c'était surtout un fin limier et, pour le préfet de police, c'était une chance qu'il ait été de permanence en cette période. L'enquête s'annonçait néanmoins difficile à résoudre au vu des images de la caméra de surveillance puisque le voleur ne présentait aucun signe distinctif, si ce n'était ce slip jaune à fleurs rouges. Des slips comme ça, les différentes boutiques de France et de Navarre en vendaient plusieurs chaque année, malgré le mauvais goût apparent, selon le commissaire Lanquet. Il lui faudrait chercher ailleurs la résolution de l'affaire que les journaux appelleront par la suite « L'affaire du slip à la BdF ».

Quelques jours plus tard, un message venant d'Interpol arriva à la PJ de Paris. Des cas similaires avaient été signalés, au même moment, dans quatre autres capitales. Y aurait-il un lien entre eux ? Pour le commissaire Lanquet c'était plus qu'évident. Se renseignant auprès de ses collègues des commissariats des villes concernées, il regroupa toutes les informations et en arriva à la conclusion qu'il y avait un point commun à toutes ces affaires et qui revenait comme un leitmotiv : l'ESAB, cette école internationale de la haute finance, basée en Suisse comme il se doit. L'après-midi même il prit l'avion, direction Genève.

Nichée tranquillement sur les rives du lac Léman, bordée par un parc boisé, l'école réunissait toutes les conditions propices à l'étude des arts bancaires, placements et autres spéculations. Mlle Lathune, la secrétaire qui accueillit le commissaire, avait un visage avenant ponctué d'un ravissant sourire. Mais surtout elle lui communiqua la liste des étudiants qui avaient été les plus brillants lors de leur passage au sein de l'établissement. Parmi ceux-ci, faisant confiance à son intuition, le commissaire en ressortit cinq noms dont les adresses mentionnées correspondaient exactement aux cinq villes victimes des cinq cambriolages. Pour lui, pas de doute encore une fois, les cinq affaires étaient liées. Muni de ces précieux indices, il se rendit immédiatement à Lyon, au siège d'Interpol. Les vidéos furent vues, revues et revues encore et encore, chaque détail des braqueurs comparé aux photos figurant dans leurs dossiers respectifs. Et c'est justement sur un cliché représentant les cinq suspects au cours d'une fête au bord d'une piscine que le commissaire eut le déclic qui confirma son intuition : ils portaient tous les cinq un boxer jaune avec des fleurs rouges !

« Je les tiens » ricana-t'il.

C'est sans violence que les cinq jeunes hommes furent arrêtés à leurs domiciles respectifs suite aux mandats internationaux lancés par Interpol. Ils furent bien obligés de reconnaître les faits ce qui leur valu l'indulgence des tribunaux. Ils furent simplement condamnés à deux ans d'emprisonnement après leur coopération avec les services fiscaux pour démanteler un trafic financier dont ils n'étaient pas à l'origine. En outre, leurs différents braquages s'étaient opérés sans violence : Otton n'eût pas à se servir de son arme factice, le gardien ayant facilement acquiescé à toutes ses requêtes ; Stephen n'utilisa pas non plus sa dynamite, le gardien s'étant évanoui rien qu'en la voyant ; Massimo parlementa si bien avec le gardien qu'il s'en fit un presqu'ami, l'arrestation de son nouveau copain ayant eu pour effet de refroidir l'ardeur du dit gardien ; et Daïsuké se faufila si bien, tel un contorsionniste de métier, qu'il ne croisa absolument personne, excepté le jour où l'inspecteur Moriyama vint l'arrêter à son domicile. Par un hasard comique, les cinq procès eurent lieu le même jour et les mêmes sentences furent prononcées. Décidemment, le destin de ces cinq-là était fortement lié.

A l'heure actuelle, on ne sait toujours pas qui présidera la réunion de l'an prochain. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle aura lieu à la prison centrale de Lyon, à quelques encablures du siège d'Interpol.

FIN